

ANN ROSMAN

Le Cercueil des âmes

Traduit du suédois
par Carine Bruy

THRILLER
Balland

Extrait de la publication

LE CERCUEIL DES ÂMES

Ann Rosman

LE CERCUEIL DES ÂMES

Traduit du suédois par Carine Bruy

Balland

DU MÊME AUTEUR

La Fille du gardien de phare

Titre original : *Själakistan*

© 2010, Ann Rosman

First published by Damm Förlag, Sweden

Published by arrangement with Nordin Agency, Sweden

© Balland Éditeur, 2013

130, rue de Rivoli

75001 Paris

ISBN : 978-2-35315-203-2

« Les portes du passé ne se laissent pas ouvrir sans grincer. »

Alberto MORAVIA

1

Le fort de Carlsten trônait au sommet de l'île de Marstrand, au-dessus du Cattégat salé. Le soleil de septembre réchauffait lentement les murs de pierre gris et les ombres commençaient à nouveau à s'étendre dans la cour de la forteresse. De la bruyère aux fleurs bordeaux s'insinuait dans chaque fissure du sol granitique du Bohuslän, dessinant un motif baroque dans ce paysage rocheux.

Une femme vêtue d'une longue tunique en lin, d'un surcot et d'une ceinture en cuir était agenouillée au-dessus de la pierre du rituel dans le bosquet sacrificial, à deux cent cinquante mètres de la porte 23, qui marquait l'entrée du fort de Carlsten. Cela faisait à présent environ huit heures qu'elle se tenait exactement dans la même position. Le vent du sud-ouest rafraîchissait l'atmosphère et agitait doucement les feuilles du hêtre surplombant l'endroit où aurait dû se trouver sa tête. Avant cette nuit-là, le sang n'avait plus coulé sur la pierre du sacrifice depuis plusieurs centaines d'années.

La classe 9A du collège de Fiskebäck, à Västra Frölunda, avançait en troupe compacte vers la place forte. La pente était escarpée et bordée de maisons de bois collées les unes aux autres.

Il était déjà neuf heures et demie en ce vendredi 8 septembre ensoleillé quoiqu'un peu venteux. Le monument n'ouvrira qu'à onze heures, mais Rebecka et Mats avaient préparé l'emploi du temps avec minutie.

Avec vingt-sept adolescents et un planning mal ficelé, on pouvait s'attendre à peu près à tout.

– Bon, tout le monde, voici l'entrée de la forteresse. Elle ne s'appelle pas le fort de Marstrand, mais le fort de Carlsten. Elle tire ce nom du roi Charles X Gustave, qui a décidé d'en lancer la construction. Les pierres de Charles, Carlsten¹. Vous vous souvenez peut-être que la province du Bohuslän est devenue suédoise en 1658...

– ... par la signature du traité appelé la paix de Roskilde, intervint l'un des élèves.

– Exactement, confirma Rebecka. Le traité signé à Roskilde attribua le Bohuslän et Marstrand à la Suède. De fait, la position de Marstrand était, et demeure, très importante. Quelqu'un peut-il imaginer pourquoi ? Le silence régnait parmi les élèves.

– Rappelez-vous qu'on se déplaçait beaucoup par la mer à cette époque..., poursuivit Rebecka avant de désigner la main qui s'était levée au milieu du groupe.

– À cause du port ? suggéra le garçon sur un ton hésitant.

1. En suédois, Charles s'orthographie Karl ou Carl, et le mot « pierre » se dit *sten*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Le Cercueil des âmes

– Bien. Le port était extrêmement précieux. En partie parce qu'il dispose de deux accès, mais aussi parce que les courants l'empêchent presque toute l'année d'être pris par les glaces. Elle poursuivit : le fort ouvre à onze heures et j'attends de vous que vous soyez tous réunis devant la porte 23 à ce moment-là. Personne n'entre avant les autres.

– Oui, mais...

– Pas de mais. Tout le monde attend jusqu'à ce que Mats ou moi arrivions. Compris ? Elle s'éclaircit la gorge et continua de sa plus belle voix de conteuse : vous souvenez-vous que je vous ai parlé de l'âge de pierre et des anciens lieux d'habitation pendant le cours d'hier ?

Plusieurs élèves acquiescèrent d'un air entendu. Rebecka entreprit de leur dépeindre les sites de l'époque, les rituels et les hommes qui avaient foulé la terre sur laquelle ils se trouvaient à présent. Tous les élèves l'écoutaient avec attention et certains baissèrent même le nez pour observer le sol. Elle progressa lentement de siècle en siècle jusqu'à l'époque de la construction de la forteresse. Elle développa ce point, bien consciente que la perspective de passages secrets et de cachots lui assurerait l'attention de la classe lorsqu'elle serait réunie à onze heures.

Après avoir consulté la liste des groupes de travail, elle attribua une tâche spécifique à chacun, ouvrit son sac à dos Fjällenräven et en sortit des chemises en plastique au contenu différent qu'elle leur distribua. Elle avait isolé les élèves les plus dissipés et avait veillé à ce

que les choses aient une chance de bien se passer, au moins en théorie.

Chaque groupe se vit remettre une carte des environs ainsi qu'un agrandissement du secteur situé entre le fort et le poste de guet qui le surplombait. L'endroit avait été choisi avec soin : un réseau de vieux sentiers qui aboutissaient tous à un bosquet de hêtres où trônait la mythique pierre du sacrifice.

Les élèves étaient d'humeur enjouée lorsqu'ils se lancèrent à l'assaut de la pente herbeuse avant de disparaître. Rebecka venait de s'asseoir et d'entamer une bouchée de son sandwich au jambon quand elle entendit une voix en pleine mue pousser un cri.

– Nous y voilà, dit-elle en se tournant vers Mats. Combien de temps avons-nous été tranquilles ?

– Reste assise. Je vais voir ce qui se passe. Mats se leva et tendit sa tasse de café à Rebecka avant de s'éloigner à grandes enjambées.

Rebecka contempla les alentours. Elle se trouvait à l'un des endroits les plus isolés de Marstrand et la vue était magnifique. L'île de Ko à l'est, le canal d'Albrekt-sund un peu plus au sud, un horizon dégagé à l'ouest et le phare Pater Noster récemment rénové et sa resplendissante couleur rouge sur l'île de Hamneskär, au nord.

– Rebecka, il vaudrait mieux que tu viennes. La peur dans la voix de Mats était presque palpable. Rebecka posa les deux tasses dans l'herbe et se releva à la hâte.

Le Cercueil des âmes

Åkerström, Trollhättan, fin de l'été 1958
La porte close

Un petit garçon maigrelet aux cheveux sales et aux vêtements en piteux état était assis sur la dernière marche de l'escalier de la cave. Il avait cessé depuis longtemps de tourner les yeux vers la porte verrouillée derrière lui dans l'espoir qu'elle s'ouvre. Son regard semblait fixer le vide, à moins que ce ne fût le massif mur de pierre devant lui.

Il flottait une odeur de moisI et un peu de la lumière du jour filtrait par les petits soupiraux encrassés. Les niches des fenêtres étaient recouvertes d'une épaisse couche de poussière sauf à l'endroit où le vent s'engouffrait. Une ampoule nue pendait à l'extrémité d'un câble sortant du plafond.

Là-haut, il entendait les sœurs se chamailler et rire.

Des pas joyeux parcoururent le hall en courant et se précipitèrent dans la cuisine. Il savait reconnaître, à leur démarche, de laquelle il s'agissait et dans quelle pièce elles se trouvaient. C'était un autre monde. Un univers de lumière et de couleurs claires. Là où il était, le gris et le marron dominaient. Trois jours plus tôt, il avait eu six ans sans le savoir. Il en avait passé deux dans la cave.

*

La vieille Mme Wilson possédait, derrière une clôture blanche à l'intersection de Hospitalsgatan et de Kyrkogatan, l'un des jardins les mieux entretenus de

l'île de Marstrand. En plus d'être une mordue de jardinage de longue date, elle avait possédé une exploitation maraîchère estimée à Southampton, sur la côte méridionale de l'Angleterre, où elle et feu son époux avaient vécu vingt-huit ans. Elle mettait donc toujours un point d'honneur à donner quelque chose à voir aux promeneurs, à les pousser à s'arrêter pour admirer. Au printemps, c'était le cerisier qui focalisait l'attention avec sa somptueuse floraison rose ; en été, venait l'heure de gloire des pivoines et des magnifiques roses trémières qui poussaient le long des murs de la maison. À la fin de la saison estivale et durant tout l'automne, les roses dégageaient leur parfum suave au-dessus de la clôture et provoquaient des soupirs de bien-être chez les passants. L'habitation, érigée dès 1701, était l'une des plus vieilles et des plus petites de l'île, ce qui faisait paraître son jardin d'autant plus grand. On le surnommait la « Perle » et des photos du lieu figuraient dans la brochure de l'office de tourisme.

Deux chaises étaient disposées sous un énorme pommier à l'autre bout du jardin. Les voisins occupant la maison derrière celle de Mme Wilson voulaient s'en débarrasser depuis longtemps, car il bouchait une grande partie de leur vue sur la mer. Ils avaient évoqué la question avec la vieille dame, mais s'étaient vu opposer une réponse cinglante : « Il faut cinquante ans à un arbre pour pousser, mais seulement vingt minutes pour l'abattre. » Sur ces propos, Mme Wilson avait considéré l'affaire close. Il n'y avait qu'une petite partie du jardin qu'elle n'avait pas touchée : le lopin près de l'église. Durant le Moyen Âge, un monastère

Le Cercueil des âmes

franciscain était accolé à l'église et les moines y avaient un jardin de simples où ils cultivaient des plantes médicinales et des herbes aromatiques. On y accédait par un vieux chemin pavé où de la camomille romaine aux senteurs de pomme et des violettes noires se faufilaient entre les pierres. Des rudbeckias rouges, des mandragores et de la julienne des dames accueillaient les visiteurs, souvent des papillons ou le chat noir du voisin, qui s'étalait voluptueusement sur les pierres chauffées par le soleil.

Assez curieusement, les mauvaises herbes s'étaient tenues à l'écart de cette partie du jardin et Mme Wilson, qui la considérait en outre comme l'héritage des propriétaires précédents, s'abstenait de toute intervention. Les plantes étaient déjà là quand elle et son mari avaient acheté la maison. La rusticité du buisson de romarin et l'épanouissement spectaculaire de la gesse à graines rondes et du basilic ne cessaient de l'étonner. Certes, les plantes étaient exposées au sud et protégées par le mur du cimetière, mais quand même. La gesse à graines rondes avait fait sensation auprès des botanistes amateurs lorsqu'on l'avait découverte dans un endroit aussi septentrional. Le basilic avait quant à lui besoin de beaucoup de chaleur et de lumière et n'aurait pas dû se plaire dans l'ancien jardin de simples. Pourtant, il se resserrait de lui-même année après année sans qu'aucun soin ne lui soit apporté. Mme Wilson se plaisait à explorer l'histoire des plantes, surtout celle du basilic. À l'époque médiévale, il avait traversé une période sombre et en était venu à symboliser le mal. On

racontait que le simple fait de sentir ses feuilles pouvait vous faire pousser des scorpions dans le cerveau.

D'habitude, Mme Wilson allait chercher son journal avant de prendre son petit déjeuner, mais ce matin-là, elle s'était levée tôt et avait concocté deux de ses « cocktails spéciaux ». L'un de ces mélanges était une potion nutritive à base d'orties et l'autre, une mixture toxique qui protégeait les rosiers des pucerons et divers parasites. Les ingrédients de la seconde étaient interdits depuis longtemps et les têtes de mort sur les vieux bocaux dans la remise signalaient que leur contenu devait être manipulé avec la plus grande prudence.

Mme Wilson noua son antique tablier autour de sa taille, glissa son sécateur dans sa poche, mit son chapeau de paille et sortit sur le perron de pierre. Elle y resta un moment à profiter de la vue, jusqu'à ce que ses yeux se posent sur l'objet fiché en haut de la clôture assaillie par les pois de senteur et ses roses anglaises primées en concours.

Une tête aux longs cheveux striés de gris se balançait au vent. Un trou béant s'ouvrait à l'ancien emplacement de son nez.

Assise pieds nus sur une plaque de gneiss gris, l'enquêtrice de la criminelle Karin Adler contemplait le fjord de Marstrand scintillant. Imbattable Bohuslän, pensa-t-elle. Rien ne l'émouvait autant que le grondement des vagues, le vent dans ses cheveux, les roches polies pendant des siècles et chauffées par le soleil, et l'omniprésence de l'odeur de sel et de varech. Ce

Le Cercueil des âmes

sentiment était écrasant, presque religieux. Elle tripota ses écouteurs et avança jusqu'à l'une de ses chansons préférées de Taube dans la playlist sur son portable.

*Tandis que des rochers du Bohuslän gris bleuté roulement
dans leur majesté solitaire vers le bord de la mer...
... où le vent souffle depuis Doggers Bankar
apportant des senteurs de varech, de sel et d'aventure...*

Elle aimait particulièrement ce vers qui évoquait l'aventure. Chaque fois qu'elle démarrait le moteur de l'*Andante*, son bateau, elle avait le sentiment de s'élancer vers un horizon de liberté et de possibles. Il ne s'agissait pas d'un agile voilier de course, mais d'une embarcation robuste à laquelle on pouvait faire confiance dans la plupart des conditions climatiques. L'étai et le hauban qui maintenaient le mât étaient légèrement surdimensionnés, et cette marque de précaution presque exagérée se retrouvait dans tout le bateau et son équipement. L'*Andante* était capable de résister à tout. C'était plutôt son équipage, le maillon faible.

Karin avait plusieurs fois navigué sur la mer du Nord jusqu'à l'Écosse et connaissait bien ce sentiment de plaisir mêlé à la peur que cela pouvait impliquer. Quand la nuit tombait et le vent se renforçait encore et encore, quand elle espérait, à l'annonce d'un grain, que les météorologues s'étaient trompés, ce qui était rarement le cas. Au large, on était complètement tributaire de ses propres capacités et des caprices de la météo.

Mais à cette époque, ils étaient deux à bord et se relayaient pour naviguer et dormir.

Karin avait pour habitude d'écouter le vieux moteur diesel, un Volvo Penta MD2B, chauffer un moment pendant qu'elle effectuait les préparatifs de départ. Quand on était deux ou davantage à bord, on pouvait toujours demander à quelqu'un de larguer les amarres, puis de ramener les défenses et les cordages. Naviguer en solitaire requérait une tout autre organisation. Elle observait l'anémomètre au sommet du mât, estimait la force du vent et regardait dans quelle direction l'eau s'écoulait. L'atlas maritime était ouvert à la bonne page sur la table de navigation en mélaminé, à son emplacement dédié dans le cockpit. Le GPS était allumé et la VHF réglée sur le canal seize. Dans la cabine, tout était rangé à l'abri. Rien qui puisse tomber ou se casser si la mer grossissait ou si le bateau tanguait au cours d'une manœuvre. Sa couchette à l'avant de la cabine était faite, la vaisselle dans la kitchenette lavée et rangée derrière les panneaux de teck. Chaque chose à sa place, c'était ça le truc, en fin de compte.

*... Et arriva à Långvik, auprès du capitaine de marine,
M. Johansson, qui après avoir régné sur l'écume de la
mer,
soigne à présent les pommiers, les lilas,
et le potager autour de son Tusculum.*

Ces strophes sur le capitaine de marine qui avait regagné la terre ferme lui faisaient presque toujours penser à Göran, son ex-concubin, qui avait précisément

Le Cercueil des âmes

travaillé comme capitaine de marine – ce qui était toujours le cas, pour autant qu'elle le sache. Mais l'organisation qui consistait à partir six semaines loin de la maison puis à avoir un mois et demi de repos avait finalement eu raison de leur couple. Karin avait fait ce qu'elle avait pu pour regrouper ses congés et l'accompagner sur le grand bâtiment de commerce blanc aussi souvent que possible. Chaque fois qu'elle était sur le pont, elle s'apercevait à quel point il était fait pour ce métier et elle se sentait égoïste d'espérer qu'il renonce à cette profession qui lui plaisait tant. Mais chaque séparation lui coûtait et elle sentait que leur amour, si ardent au début, s'éteignait un peu davantage. C'était comme de mener deux vies parallèles.

Comme le bateau lui appartenait, c'était Karin qui avait déménagé sur l'*Andante*. Göran avait gardé l'appartement qui, de manière assez amusante, se situait justement à côté du musée de la Marine à Göteborg.

Ils avaient partagé une passion pour la navigation. Göran et elle avaient effectué de longs voyages jusqu'à l'Écosse, les Orcades et les îles Shetland. Leurs vacances estivales avaient été consacrées à ces périples tandis qu'ils avaient herborisé dans le Bohuslän au printemps et à l'automne. Karin avait toutefois passé le dernier été dans le Bohuslän. Elle avait découvert de nouveaux coins à fraises des bois grâce à la carte maritime usagée que son père avait couverte de marques rouges et de notes signalant des endroits où il était possible d'accéder même si la carte spécifiait le contraire. Elle se trouvait précisément à l'un de

ces endroits en ce dernier jour de vacances, et elle se sentait vraiment apaisée. Emplie de sensations nouvelles et arborant un charmant bronzage.

De bons amis étaient montés à bord et avaient navigué à ses côtés pendant un week-end. Anna-Lisa, la grand-mère aventureuse de Karin, avait fait ses valises et était restée sur le bateau une semaine complète malgré ses quelque quatre-vingts ans, ce qui lui avait valu certains commentaires désobligeants de la part de sa mère. Hormis les séjours de ses amis et de sa grand-mère, elle était restée seule à bord de l'*Andante*, ce qui lui allait très bien. Cela lui avait laissé le temps de réfléchir à l'enquête dont elle s'était occupée au printemps et qui l'avait d'une certaine manière conduite à Marstrand. Elle y avait amarré son embarcation pour l'occasion et en était venue à se sentir chez elle dans cette ancienne station balnéaire aux charmantes ruelles pavées et aux maisons en bois pittoresques. Tellement chez elle qu'elle y était retournée pour que son bateau passe l'automne dans le port et qu'elle effectuait chaque jour les trajets jusqu'au commissariat de Göteborg.

Le signal familier du bateau à vapeur *Bohuslän* lui fit fermer les yeux. Elle rêvassa quelques instants. Les lieux devaient avoir une tout autre apparence un ou deux siècles plus tôt. Le paysage de la province avait vraiment beaucoup changé. C'est le cœur lourd qu'elle tourna les yeux vers les bolides clinquants aux pontons. Des demeures flottantes dignes de cartes postales aussi loin que le regard portait, avec des rideaux achetés chez Tricia Guild ou Laura Ashley,

Le Cercueil des âmes

mais pas de filets, de nasses ou de lutins près des cabanes de pêche, autrement qu'en guise de simple décoration.

La sonnerie de son portable interrompit ses pensées. Le boulot, constata-t-elle en voyant le numéro sur l'écran, mais bizarrement, cela ne lui posa pas de problème.

– Je sais que normalement, tu es encore en vacances aujourd'hui... mais où es-tu ? lui demanda son collègue Robert en guise d'introduction.

– Pieds nus sur un rocher, à regarder la mer. Et il faut que tu appelles et que tu me déranges.

Robert se racla la gorge. Il n'aurait pas téléphoné si cela n'avait pas été important.

– Sérieusement, Robban¹, que se passe-t-il ?

– Nous avons reçu deux alertes de Marstrand. L'une d'elles concerne un corps sans tête découvert par une classe près du fort et l'autre émane de la voisine de la vieille dame qui a retrouvé la tête dans son jardin. Je me suis dit que si tu étais déjà à Marstrand, après tout, tu avais évoqué la possibilité d'y amarrer à nouveau ton bateau... Robert se tut, ce qui permit à Karin d'entendre quelqu'un parler derrière lui.

– ... pas *étais* mais *es*. Elle *est* à Marstrand. La voix appartenait à Folke, qui s'était fixé pour mission de corriger la langue de ses collègues, ce qui était rarement apprécié. Karin sourit.

– C'est toi et Folke qui venez à Marstrand ? s'enquit-elle.

1. Robban est le diminutif de Robert.

– Non. Folke doit malheureusement se rendre à la visite médicale. Je serai donc seul. Le ton de Robert trahissait son assez grande satisfaction que Folke ait un empêchement.

– Téléphone-moi quand tu es au niveau de Kungälv afin que nous puissions nous rejoindre au ferry, lui lança Karin avant d'enfiler ses chaussures.

Elle manqua de trébucher sur un genévrier battu par le vent qui s'accrochait dans une fissure de la roche à côté d'elle. Il semblait étonnamment vert et bien portant. Tenace, pensa Karin. Quand les tempêtes d'automne se déclenchaient et projetaient des paquets de mer sur les rochers, il encaisserait une sacrée quantité d'eau salée du fjord. Plus d'eau salée que douce. Le genévrier paraissait s'étirer en quête d'un endroit où ses racines pourraient mieux se fixer. Comme elle, songea ensuite Karin, puisque son séjour sur l'*Andante* se prolongeait. Pas tout à fait enracinée, mais dans l'ensemble en bon état. Plus d'eau salée que d'eau douce.

Elle se retourna une dernière fois pour contempler l'insouciant scintillement du fjord de Marstrand avant de regagner le port.

Åkerström, Trollhättan, fin de l'été 1958

L'après-midi était bien avancé, mais on ne lui avait pas encore apporté à manger. Il avait gardé un quignon de pain de la veille, à moins qu'il ne s'agisse du jour précédent. Il le fit tremper dans l'eau de sa tasse jusqu'à ce que la croûte ramollisse.

Le Cercueil des âmes

Il n'avait pas entendu de pas au-dessus de sa tête de la journée. Comme cela faisait longtemps qu'elles étaient parties ! Elles n'allaien sans doute plus tarder à rentrer, si ? Puis d'autres pensées s'immiscèrent dans son esprit. Et s'il leur était arrivé quelque chose et qu'elles ne reviennent pas ? Personne d'autre ne savait qu'il y avait un garçon dans la cave et qu'il avait besoin de nourriture. Il mourrait ici s'il leur était arrivé quelque chose. Peut-être mourrait-il ici de toute façon. Il monta l'escalier raide et testa la porte. Dès qu'il posa la main sur la poignée, il sut que ce serait fermé à clé. Les périodes où il était enfermé étaient devenues de plus en plus longues, mais il espérait encore quelque part que la femme là-haut, celle qu'il n'était pas autorisé à appeler « maman » mais à laquelle il devait s'adresser par « madame », allait le libérer de sa prison.

Il sortit l'un des ouvrages dont il connaissait les images par cœur depuis longtemps. La caisse de livres, un trésor à ses yeux, avait été oubliée par les anciens propriétaires de la maison. Un carton complet de manuels scolaires, d'albums pour enfants et un tome de dictionnaire relié en cuir allant de A à P. L'air de la cave avait favorisé l'apparition de taches d'humidité sur plusieurs des pages, mais elles restaient parfaitement lisibles. Il passa la main sur Olle qui allait ramasser des myrtilles dans la forêt. Il tourna la page et vit le garçon rentrer chez lui. Sa maman le serrait dans ses bras. Il contempla longuement l'image, la maman souriante et les joues rouges d'Olle. Il referma lentement le livre et le posa à côté de lui. Le crépuscule avait commencé à tomber. Il se recroquevilla sur le fin

matelas du lit de camp et releva la couverture sur son corps efflanqué.

*

L'endroit était connu sous le nom de « bosquet du sacrifice » et se situait au sommet de l'île, entre la forteresse et la vigie. La pierre du sacrifice était une roche grise presque carrée, recouverte de lichens vert pâle. Elle mesurait environ un mètre de large et faisait plus ou moins la même hauteur. Elle se dressait juste à côté du sentier qui menait à l'eau vers l'ouest. Si proche qu'on pouvait la toucher en tendant la main quand on passait sur le chemin. La pierre en elle-même était relativement banale si on ne remarquait pas le sillon particulier creusé sur sa face supérieure. Comme une rigole en V de couleur brune.

La femme était accroupie, le tronc appuyé contre la pierre. Toute la surface supérieure de la roche était couverte de sang, qui s'était écoulé dans la rainure dans les deux directions, puis sur les côtés du bloc et sur le sol. Les lichens opaline dessinaient des petites îles au milieu de tout ce rouge.

— D'entre toutes les façons de mourir..., commença Karin, sans finir sa phrase.

— Ses vêtements, intervint Robban. Elle est manifestement habillée pour une occasion particulière. Comme si la manière dont elle est morte et sa tenue étaient liées.

Karin examina la longue tunique et le vêtement sans manches qui la recouvrait.

Le Cercueil des âmes

– Il faudra que nous vérifiions avec quelqu'un du fort comment leurs guides sont habillés. Cette femme est peut-être l'un d'eux. Elle observa la tunique de plus près. Je parierais que le tissu est du lin, mais le tissage semble inhabituel.

Karin et Robert scrutèrent les alentours. Les frondaisons vertes cachaient étonnamment bien les lieux, même pour ceux qui circulaient sur le sentier principal, entre le fort et la vigie. On ne pouvait repérer le corps de la femme de là. Robert sortit sa caméra numérique.

– Jerker va péter un câble, déclara Karin à Robban, qui acquiesça. Il faut que nous nous dépêchions de faire établir des périmètres de sécurité ici et à l'endroit où la tête a été découverte.

En temps normal, ils veillaient à ne pas piétiner une scène de crime avant l'arrivée des techniciens, mais dans le cas présent, une classe entière avait déjàarpenté les lieux.

Dix minutes plus tard, le photographe et trois techniciens de la police arrivèrent, Jerker à leur tête.

– Je pensais que tu étais en vacances, lança-t-il lorsqu'il aperçut Karin.

– Moi aussi, répliqua Karin en désignant Robert d'un doigt accusateur.

Jerker passa la main dans sa tignasse rousse et lâcha un juron. Non seulement parce qu'une classe avait déambulé dans le secteur, mais aussi parce qu'il fallait porter tout le matériel sur une portion du trajet car il

n'était pas possible d'accéder à la scène de crime en voiture.

– On nous a fourni une autre adresse sur l'île, annonça Jerker en feuilletant son bloc-notes.

– C'est exact, confirma Robert avant que Jerker n'ait eu le temps de trouver ce qu'il cherchait. La tête de la femme a été découverte dans un jardin. Karin et moi nous y rendons maintenant. Vous pourrez nous rejoindre quand vous aurez fini.

– Je vous signale que nous effectuons du..., commença Jerker, comme pour leur expliquer que ce que lui et ses collègues avaient à faire prendrait du temps.

– Travail de précision, compléta Karin. Elle connaissait ses commentaires par cœur à ce stade. Oui, nous savons, Jerker. Robban et moi nous contentons d'être approximatifs et désignons un assassin au hasard. Parfois, nous faisons mouche. Elle ponctua cette déclaration de son sourire le plus cordial.

– Euh..., bredouilla Jerker en cherchant en vain une réplique venimeuse appropriée.

– Laisse tomber. Ne t'aventure pas dans une joute verbale que tu ne pourrais jamais gagner. Contente-toi d'appuyer sur tes boutons et de tourner tes manivelles.

– On dirait que tu as passé de bonnes vacances, finit par répondre Jerker sans parvenir à réprimer un ricanement.

– La vigie, dit Karin à Robert tandis qu'ils remontaient le sentier vers la forteresse et la porte 23, où la classe et ses accompagnateurs les attendaient. Il faut

Le Cercueil des âmes

que nous vérifiions si quelqu'un occupe la vigie. On a une bonne vue de là-haut et on ne peut manquer personne se déplaçant sur ce chemin.

— Cette affaire ne va pas tarder à fuiter, affirma Robert en désignant discrètement les élèves qui comparaient leurs portables. Tous les gamins ont un appareil photo intégré à leur téléphone de nos jours, et le risque n'est pas exclu qu'ils aient mitraillé le corps. D'ailleurs, ils ont sans doute déjà appelé leurs parents et leurs copains pour leur raconter. Et s'ils ont eu le temps d'appeler, il est certain qu'ils ont également envoyé des images.

Karin devinait qu'il devait avoir raison. Ils évaluèrent rapidement quelle stratégie ils allaient adopter avant de se diriger vers le troupeau de jeunes, le pas décidé et l'expression grave. Pas moins de vingt-sept élèves étaient assis dans l'herbe devant le fort. Certains d'entre eux parlaient dans leur combiné. Une femme aux cheveux bruns courts et un grand homme au crâne dégarni se levèrent quand Karin et Robert se présentèrent.

— Rebecka Ljungdahl, je suis... nous sommes, elle fit un geste vers son collègue, les responsables de la classe 9A.

Robban se planta les jambes écartées et l'air sombre devant les élèves, ce qui mit fin au brouhaha. Il se présenta et leur expliqua que cet endroit était une scène de crime et que la police allait enquêter sur ce qui s'était produit. Ses bras musclés croisés sur son torse, il demanda si quelqu'un avait pris des photos du corps. Aucun des jeunes ne répondit. Quelques

garçons échangèrent des regards. Robban se dirigea vers eux à grands pas et les pria de lui donner leurs portables.

– Regarde ça, Karin, dit-il lorsqu'ils furent un peu à l'écart. Les trois téléphones que Robert avait confisqués contenaient des clichés de la scène du crime. L'un d'eux avait même eu le temps d'envoyer un MMS.

– Malheureusement, on ne peut pas faire grand-chose d'autre que de lui remonter les bretelles, dit Karin à Robban. On n'a plus qu'à ramasser tous les appareils et effacer les photos.

Il leur fallut environ quarante minutes pour examiner tous les portables et noter les noms des élèves qui avaient pris des clichés de la scène du crime.

– D'après mes informations, la tête est fichée sur une barre en acier, précisa Robban tandis qu'ils quittaient la forteresse et s'engageaient entre les maisons en bois en direction du port.

– Exposée au regard de tout le monde ? demanda Karin en lisant le panneau bleu émaillé qui leur indiquait qu'ils venaient de s'engager dans Hospitalsgatan.

– Aucune idée, mais ça en avait l'air. Il ne semble pas que l'auteur des faits ait cherché à la dissimuler, mais nous verrons bien.

– L'auteur des faits ? répéta Karin. D'habitude, tu n'emploies pas cette expression. Tu as trop fréquenté Folke.

– Oui. Nous sommes au moins d'accord sur ce point, répondit Robert. Il se racla la gorge et essaya

Le Cercueil des âmes

d'imiter la voix de Folke : ce mot « genre » que tu utilises si souvent, que cela signifie-t-il en réalité ?

La pente d'Hospitalsgatan était étroite et raide. À mi-chemin du secteur le plus escarpé, ils passèrent devant l'école aux murs chaulés de l'île de Marstrand.

— Digne d'une très bonne piste noire, « genre », déclara Karin en désignant la pente. Robban éclata de rire et ils parcoururent encore soixante-quinze mètres avant de s'arrêter net devant la maison de bois blanche voisine de l'église, à l'angle de Hospitalsgatan et de Kyrkogatan.

— Mais qu'est-ce que... ? Robert fixait un point sur le côté gauche. Quand Karin leva les yeux au-dessus des piquets blancs de la clôture à la peinture irréprochable, elle vit une fine installation en acier sur laquelle grimpaien des pois de senteur et des roses. Un sac en papier d'un commerce avait été placé tout en haut, arrachant un soupir à Robert et faisant secouer la tête à une Karin atterrée.

— Qui se charge de raconter à Jerker que quelqu'un a eu la délicatesse de dissimuler la tête au regard des passants, toi ou moi ? l'interrogea Karin.

— L'adresse correspond. Robert désignait la plaque de faïence scellée près de la boîte aux lettres sur le piquet. « Wilson », y était-il inscrit.

La porte s'ouvrit avant qu'ils n'aient eu le temps de frapper. La vieille dame était sans doute plantée derrière les rideaux et les avait vus arriver.

— Oui ? s'enquit la femme en regardant tour à tour Karin et Robert. Êtes-vous de la police de Kungälv ?

– De la police de Göteborg, répondit Robert. Nos collègues de Kungälv nous ont demandé de nous charger de cette affaire.

– Ah bon, reprit la vieille dame, sceptique.

Même si c'était Mme Wilson qui avait fait la découverte macabre dans son jardin le matin, ce fut sa voisine, Hedvig Strandberg, qui les fit entrer. C'était également la voisine qui s'était montrée entreprenante et avait placé le sac en papier sur la tête.

– Oui, parce que nous ne pouvions quand même pas laisser ça comme ça, expliqua-t-elle, tout en s'assurant d'un œil critique qu'ils retiraient tous les deux leurs chaussures et vestes avant de les introduire dans le séjour. Mme Wilson était assise sur le canapé. Contrairement à sa voisine, elle était toute fine. D'une certaine manière, les deux femmes évoquaient Laurel et Hardy, l'effet comique en moins.

Les plafonds de poutres peintes de la maison étaient plutôt bas. Un miroir doré tarabiscoté, qui avait à la fois l'air lourd et ancien, était accroché dans le hall. Le verre présentait un motif semblable à une toile d'araignée. Les murs du séjour étaient couverts de tableaux et de documents encadrés, ornés d'écritures en pleins et en déliés du temps jadis et de sceaux rouges. Dans l'un des coins trônait un poêle en faïence marron avec des ornements verts peints au pochoir.

– Bien..., commença Hedvig Strandberg. Je suis née sur l'île et je n'ai jamais pris de mari. Je me souviens d'un printemps, à moins que ce ne fût un automne, quand... Karin et Robert échangèrent un regard. Non sans avoir eu à déployer pas mal de stratagèmes, Robert parvint à